

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

**DERNIER BATEAU
POUR L'AMÉRIQUE**

KARINE LAMBERT

DERNIER BATEAU POUR L'AMÉRIQUE



© Hachette livre, La Belle Étoile, 2024.

© À vue d'œil, 2024,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0725-1

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*À la pêche aux palourdes,
pieds nus dans le sable
avec une cousine d'Amérique.*

*Faire de l'interruption, un nouveau
chemin,
faire de la chute, un pas de danse,
faire de la peur, un escalier,
du rêve, un pont,
de la recherche... une rencontre.*

Fernando Sabino

1

Ma mère est morte il y a un mois.
Je ne suis pas allée à son enterrement.
Vingt ans que je ne l'avais pas vue.
Elle ne m'a jamais dit qu'elle m'aimait.
Ni avec ses mains, ni avec ses yeux, ni
avec ses mots.
Encore moins avec ses baisers.

Sur le comptoir de la cuisine, dans une timide lumière hivernale, trois paquets de farine, une bouteille de bière brune, un cube de levure et un sachet de graines de tournesol.

Elle ne voulait pas de moi dans son existence. Pour sa mort, elle ne m'a pas laissé d'instructions.

J'attrape la balance dans l'armoire. Je me souviens vaguement de la recette de ce pain noir : 350 g de farine de seigle, la moitié

d'orge mondé, 75 g de froment, 300 ml d'eau... Après, j'improvise. Comme dans ma vie, je mélange les ingrédients et je compose au mieux avec les circonstances.

Levure et sel à pouf. Je jette quelques graines dans le bol. Nuances de couleurs. Gris tournesol, blond sésame, vert courge. Je pétris la pâte à la main, au début délicatement, puis trop vigoureusement.

J'ai appris la nouvelle par un texto. C'est chamboulant de perdre une mère qui n'en a pas été une. J'ignore ce que je dois ressentir. Je n'ai ni frère ni sœur avec qui partager un chagrin ou confronter des sentiments divergents. J'ai appelé mes amis les plus proches. Impossible d'annoncer ce départ à d'autres, de résumer cette « non-mère » en deux phrases. Comment pourrais-je traduire mon désarroi ? On raconte que les filles uniques sont chouchoutées, pourries gâtées. On n'envisage pas le contraire. C'est difficile de dire « ma mère est morte et je n'assisterai pas à son enterrement ». Les non-initiés auraient vite fait de penser que je suis

indifférente. Il m'aurait été insupportable d'entendre « bien sûr que tu dois y aller » ou « si tu n'y vas pas, tu vas le regretter ». La pâte doit reposer une demi-heure, je la recouvre d'un torchon.

Les jours suivant l'annonce, j'ai poursuivi l'écriture de mon roman, j'ai photographié Bruxelles, j'ai chanté à la chorale, j'ai semé des radis sous abri, je suis allée au cinéma. Deux fois.

Ma mère est morte et je continue à vivre. Mon deuil ne ressemble à aucun de ceux que l'on veut nous donner pour modèle. À chacun sa détresse et le droit de la digérer comme il l'entend. Je ne pleure pas, je pense à tous les enterrements auxquels j'ai assisté. Je pense aux filles qui perdent une mère qui les a aimées. Je soulève légèrement la pâte avec une spatule en bois et, dans le doute, je lui accorde encore une demi-heure de pause.

De mon enfance à trois dans un appartement aux murs pastel, je garde peu d'images. Il ne me reste que des silences,

des non-dits et des mystères. Plonger dans les livres m'a permis de ne pas être dévorée par les ombres.

Ma mère est morte. Mon cerveau a enregistré l'information. Je continue d'attendre une caresse sur ma joue. La date de l'enterrement, je la connaissais. Mercredi 25 novembre. Il s'est déroulé à dix minutes de bus de chez moi. Depuis mes quarante ans, je savais que je n'irais pas. Je pense à celles qui perdent une mère adorée et je recouvre le moule à cake de papier sulfurisé.

Le jour des funérailles, j'ai traîné dans une papeterie. Je collectionne des cahiers de toutes les tailles et de toutes les couleurs. J'y note des bouts de phrases, des idées de titres, des citations de poètes et des paroles de chansons. J'y jette tout ce que je capte autour de moi et en moi. Ce matin-là, devant le présentoir des stylos, je me suis demandé comment l'avis nécrologique était rédigé, et si mon nom y figurait. Avec à droite, en italique, *sa fille*. Puis plus bas, *avec une grande*

tristesse. Quelqu'un aura-t-il décidé à ma place ce que je ressens ? Était-on en train de parler d'elle en termes élogieux, de dire que c'était une bonne mère ? Au début de la cérémonie, un concerto de Tchaïkovski ou une sonate de Bach ? Lui ont-ils mis sa robe bleue ? Son visage est-il enfin apaisé ? Qui a choisi le cercueil, les fleurs ? Était-elle consciente au moment de quitter ce monde ? Comment est-elle partie ? A-t-elle eu peur ? Elle détestait être seule. Le noir l'effrayait. Il lui fallait toujours une lumière pour dormir. A-t-on glissé une lampe de poche dans son cercueil ?

J'ai craqué pour un carnet en cuir souple rose poudré, entouré d'un élastique plat orange vif. L'odeur de neuf émanait du papier velouté ivoire vélin. Fines lignes grises, enveloppe à soufflet à l'arrière. Il était parfait. J'aime l'esthétique, la douceur des couvertures, la virginité des pages, leur promesse d'inconnu. On enterrait ma mère et j'achetais un cahier.

Zut ! J'ai oublié d'ajouter la bière. J'allume le four sur 175 degrés. J'enfourne mon pain expérimental et advienne que pourra ! J'arrose l'asparagus. Une bergeronnette se pose sur le bord de la fenêtre. Ses plumes grises et blanches ponctuées de noir sont légèrement ébouriffées. Tête penchée, bec tourné vers le ciel, elle lance son *pip-pip*.

Le parfum du pain se diffuse dans toute la maison.

Ma mère et moi n'avons jamais cuisiné ensemble. Pas une fois elle ne m'a préparé un repas.

La sonnerie du four a retenti. La cuisson est terminée. J'aurais dû mettre plus de levure, la pâte n'a pas assez monté.

Ma mère est morte il y a un mois.

2

Toute la ville dort et moi j'écris. Depuis plusieurs mois, je suis immergée dans mon sixième roman. Mes personnages me maintiennent en alerte. Je commence à l'aube, encore dans mon lit, les yeux fermés. Les idées flottent à la lisière de mon inconscient. Pour ne pas qu'elles m'échappent, je n'allume pas la radio, je n'écoute pas de musique, je ne regarde pas mon téléphone. Je prends une douche fraîche et je descends ouvrir la porte qui mène au jardin. L'air s'engouffre dans ma petite maison de ville. Alors que d'autres pièces pourraient m'accueillir, je préfère travailler à la table de la salle à manger, la cuisine à deux pas, l'hortensia sous mes yeux et, sur l'appui de fenêtre, l'ange aux ailes mobiles, le totem en bois sculpté par un ancien amant et la carte-annonce d'une pièce de théâtre, *Est-ce qu'on ne pourrait pas s'aimer un*

peu ? Je fais chauffer de l'eau et je concocte mon breuvage japonais. Je m'installe avec la théière parfumée de matcha genmaicha et un gobelet tordu en terre cuite, souvenir d'une initiation à la poterie et preuve que je ne suis pas la reine de la céramique.

L'écriture a débarqué dans ma vie à l'âge d'être grand-mère, un rêve d'enfant qui sommeillait en attendant son heure. J'étais photographe. Je tirais le portrait d'artistes, je sauvais des instants de fragilité et de beauté au cours des mariages. À ma façon, je racontais déjà des histoires.

Un jour, une phrase entendue à une terrasse m'a interpellée et poursuivie : « Ça fait vingt ans que j'ai renoncé aux hommes, à l'amour, et pour rien au monde je ne ferais marche arrière. Dans mon immeuble, il y a plusieurs femmes comme moi. » La nuit suivante, j'ai rêvé qu'une multitude d'immeubles de femmes qui renonçaient aux hommes émergeaient dans la ville. Cette obsession ne m'a plus quittée jusqu'à ce que je jette